

celle-ci: Il n'a pas de chef; le chef fait défaut.

Et quel est le programme du parti tory? "Il n'a pas de programme."

Et quelle opinion ont de lui ses partisans? "Il fait le désespoir de ses amis."

Et comme guide des affaires publiques et de la politique générale du pays? "A cet égard il est nul."

Mais quels principes invoque le Gouvernement? "Il n'a pas le principe."

Et où en est-il dans ses rapports avec le peuple? "Il n'a aucune intimité avec lui et le peuple ne l'a jamais connu."

Quelle est la situation présente du Gouvernement généralement? "Le Gouvernement se trouve en mauvaise passe et ses partisans sont déçus."

Ici se termine l'interrogatoire direct du témoin en question et je demanderais à mon très honorable ami d'interroger contradictoirement ce témoin un de ces jours afin de s'assurer s'il n'a pas quelque chose à retirer de ce qu'il a déclaré en termes aussi clairs.

Je vais appeler un autre témoin; il s'agit d'un personnage de grande importance, puisque c'est l'honorable Robert Rogers qui, durant un certain temps, a illustré les banquettes de cette Chambre et dont l'opinion comptait grandement dans les conseils du parti tory, opinion qui a encore, j'en suis certain, beaucoup de poids dans les conseils du même parti à certains égards et dans certaines phases de son existence. Avant d'interroger ce témoin, je demande qu'on me permette de lire ce qu'il a, l'autre jour, affirmé au sujet de ce Gouvernement, ouvertement et en termes catégoriques, dans la grande ville de Winnipeg, à une réunion de ses amis torys, sans doute. Voici ce qu'on rapporte à son sujet:

L'honorable Robert Rogers, un ancien collègue de sir Robert Borden, qui prétend avoir été le premier à proposer la formation d'un gouvernement d'union, dit que le Gouvernement d'union est un gouvernement de "retameurs" et de "raccommodeurs", un gouvernement de marchands d'occasion qui applique presque toutes ses énergies à la mise en vigueur de théories de seconde main, produit de l'esprit maladif de quelque propagandiste en détresse.

M. LAPOINTE: Quel est ce propagandiste?

M. MCKENZIE: Le nombre des propagandistes, dans le Gouvernement est à ce point restreint qu'il est facile de désigner celui dont je parle. Je laisse au jury le soin de découvrir ce propagandiste. Je ne puis cependant pas dire avec M. Rogers que le propagandiste est atteint d'une maladie

mentale. Au contraire, je crois que son esprit est très actif. Ce n'est pas tant son esprit qui laisse à désirer que les sentiers où il s'engage. Nous pourrions poser quelques questions à M. Rogers. Quelle position, par exemple, occupait-il dans le parti tory? Il répondrait qu'il fut ministre de l'Intérieur et, plus tard, ministre des Travaux publics, et qu'il occupait une position dans les conseils de ce parti.

M. LAPOINTE: Et qu'il fut aussi ministre des élections.

M. MCKENZIE: Si nous lui demandons pourquoi il a quitté ce parti, il nous renverra à sa lettre de démission que nous nous rappelons tous parfaitement et qui figure au hansard. Il y disait qu'il démissionnait parce qu'il voulait se soustraire à la banqueroute qui menaçait ce pays, due à l'inaction et au manque d'aptitude du Gouvernement dont il faisait partie. Ce fut la raison qu'il donna de sa retraite du Gouvernement. Dans ces circonstances, je demanderai à mon très honorable ami qui dirige le Gouvernement s'il n'y a pas lieu pour lui de bien s'assurer que le Gouvernement est composé d'éléments aussi solides qu'il semble le croire. S'il m'incombe d'user de mon privilège de parler, en cette Chambre, c'est également mon devoir et mon droit d'avertir mon très honorable ami que cette construction dont il est si fier n'est qu'une maison bâtie sur le sable, qui ne pourra résister à l'assaut du vent et de la pluie quand viendra la tempête et grande sera sa chute. S'il s'obstine à demeurer dans la maison, après cet avertissement de ma part, au lieu d'y creuser et établir de nouvelles fondations, qu'il ne me fasse pas de reproche à l'heure de la tempête, quand se produira la catastrophe où sombrera sa carrière politique. Je me reporte à un autre passage du discours de mon très honorable ami, et je constate qu'il s'y montre très chagrin et fort peiné apparemment du manque de sympathie que la population du pays manifeste à l'égard des hommes publics et des premiers ministres particulièrement. En l'entendant parler, je n'ai pu m'empêcher de me poser à moi-même cette question: S'agit-il ici d'une conversion réelle comme celle qui s'est faite sur le chemin de Damas, ou n'est-ce pas un simple moment de faiblesse? Je me rappelais — et c'est notre cas à tous — qu'il fut des circonstances où il ne montrait pas envers les premiers ministres la sympathie qu'il manifeste aujourd'hui. Mais il est singulier, qu'après avoir parlé de la sympathie pour les premiers ministres il se soit

[M. McKenzie.]